

9 juin 1899

*(huit ans après la mort d'Arthur)*

Aujourd'hui pour moi, jour de grande émotion. Comment en douter ? Ce souffle chaud sur ma nuque, ce ne pouvait être que lui. L'église, plongée dans des parfums d'encens, était déserte à cette heure matinale. Huit heures venaient de sonner au clocher de Notre-Dame. Agenouillée, je demeurais immobile, transformée soudain en statue de sel par ce regard que je connaissais si bien, par ses yeux couleur pervenche que je ne voyais pourtant pas.

Je tournais le dos à cette ombre invisible, mes membres raidis dans le cercle magique qui nous enrobait. Surtout, ne pas bouger, m'imprégner de cette présence qui risquait à tout moment de s'évanouir. J'osais à peine respirer par crainte de ne plus sentir son haleine sur mon cou maintenant flétri. Surgissant des ténèbres, il m'était enfin rendu.

J'avais tant prié pour le repos de son âme. Fantôme fragile, voici qu'il me faisait signe pour me dire peut-être que tout allait bien pour lui et qu'il était enfin en paix. Loin de ses jours en enfer qu'il avait traversés jusqu'à en

mourir, terrassé par la maladie qui avait dévoré, patiemment, sans répit aucun, ses os un à un.

Nos cœurs réunis dans la pénombre s'abandonnent enfin au dialogue apaisé, auquel j'ai tant aspiré durant sa trop brève existence. Oui, surtout ne pas bouger même si, à force d'être tendues, mes articulations deviennent douloureuses.

Le Seigneur, dans sa grande bonté, a entendu mes prières et ne m'a pas oubliée. Il sait le désespoir de la mère au pied de la Croix. Comment aurait-Il pu rester insensible plus longtemps aux larmes d'une femme qui a vu mourir trois de ses enfants, Marie-Victoire Pauline à trois mois, Vitalie à dix-sept ans, et toi, Arthur, mon cher fils, enlevé à la vie à trente-sept ans ? Dans son immense miséricorde, Il nous a enfin réunis dans l'autre sacré de son royaume.

Soudain, la porte de l'église s'ouvre dans un grincement léger, et je perçois un bruit de pas s'avançant dans la travée centrale. Pitié, mon Dieu ! Ne brisez pas ce silence ! Laissez-moi encore un moment jouir de ce retour inespéré ! Puis les pas s'éloignent et se perdent dans la sacristie. C'est sans doute la bonne du curé qui vient faire le ménage.

Nous voici seuls de nouveau, toi et moi. La lumière de juin filtre à peine à travers les vitraux. Nous sommes liés comme nous ne l'avons jamais été tout au long de ces années où, errant, tu te perdais dans les déserts d'Afrique, pour me revenir infirme, plein de rage et de colère contre moi.

Je tremble, puis parviens à me relever lentement. Je ne perçois que le froissement de ma robe qui se déploie. Et tout en me redressant, je tourne légèrement la tête et reste stupéfaite. Là, contre le pilier, que vois-je ? Une béquille, ta béquille, je la reconnais, mon pauvre Arthur, lorsque tu nous revins, souffrant le martyre ! Sacrant, jurant, insultant le Ciel de te ramener vers nous mutilé, à Roche ! C'est bien ta béquille, là posée contre le pilier, cette béquille que tu lançais à travers ta chambre, hurlant de fureur, blasphémant encore et encore contre ce Dieu qui avait fait de toi, marcheur infatigable, un amputé à jamais ! Isabelle et moi, terrorisées par la violence de tes imprécations, n'osions rien dire jusqu'à ce que ta hargne se mue en sanglots d'impuissance.

Une chaleur diffuse se rapproche à nouveau de moi. Je me retourne et j'aperçois, légèrement dissimulé dans la pénombre, un garçon qui me considère avec une sympathie extraordinaire. Tu es là ! C'est bien toi, mon Arthur tant aimé, je le savais ! Même taille, même figure, même peau blanche un peu grisâtre, point de barbe, et une jambe en moins ! Oui, c'est bien toi, mon Arthur, qui me fixes de tes yeux profonds avec compassion.

Alors que nos regards restent comme soudés l'un à l'autre, une dame fort élégante, en grande toilette, passe près de nous, s'arrête, puis te dit en souriant : « Viens donc près de moi, tu seras beaucoup mieux qu'ici. » Mais tu lui réponds d'une voix pleine de douceur : « Je vous remer-

cie, je me trouve fort à l'aise et je vous prie de m'y laisser. » Cette dame a insisté, sans parvenir à infléchir ta décision.

Toi, tu es resté près de moi, et tu as suivi l'office avec application, pieusement, comme tu savais le faire, enfant. Je n'ose plus te regarder. Mon visage n'est plus que larmes. Mon Dieu, est-ce donc mon Arthur qui vient me chercher ?

Je suis prête.